

Pour l'amour de
Thomas

Rédition de la novella « **Pour Thomas** »

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Toute représentation ou reproduction, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite

Crédit photo : ©Adobe stock

Images intérieures : ©Pixabay

Illustration de couverture : ©SJR

Tous droits réservés

AUDÉLO ÉDITIONS.EI

4, rue Jean Lurçat

95320 St Leu La Forêt

© 2019 – AUDÉLO ÉDITIONS.EI

ISBN : 979-10-359-2944-2

PAULINE LIBERSART

*Pour l'amour de
Thomas*

AUDÉLO  ÉDITIONS



Chapitre 1

Avril 1943, Normandie

Emeline prit une grande inspiration. Elle referma les doigts sur la poignée de sa lourde valise et se releva, tenant Thomas serré contre elle.

L'enfant était fatigué par leur long voyage. Il passa un bras autour de son cou, et il mit son petit pouce dans sa bouche.

— Courage, on y est presque, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour lui.

L'autocar les avait laissés au village, et les deux derniers kilomètres pour atteindre la résidence des Vallencourt qu'ils devaient parcourir à pied se révélaient épuisants.

Le paysage était agréable, composé de vallons boisés et de prairies, mais la route était un chemin empierré sur lequel elle se tordait les chevilles.

J'aurais dû mettre des chaussures de marche.

Mais elle voulait faire bonne impression devant la comtesse.

Enfin, au détour d'un virage, apparut la haute grille ouvragée du domaine. Celle-ci était ouverte ; la jeune femme vit un groupe d'ouvriers agricoles sortir. Ils la saluèrent au passage, soulevant leurs casquettes avec une courtoisie qui se perdait en ville. Émeline franchit le portail et s'engagea avec appréhension sur la large allée sableuse qui s'enfonçait au cœur de la propriété. Elle dépassa les imposants bâtiments qui constituaient la ferme et où les palefreniers s'activaient à préparer les chevaux de trait.

Après un nouveau virage, elle découvrit le château. Nichée dans un écrin de verdure, tout au bout d'une longue allée de chênes, la bâtisse était majestueuse, impressionnante.

C'était un édifice typique des manoirs normands du XIX^e siècle, construit en U, sur un étage, avec des rangées de hautes fenêtres. Il était doté d'un fronton frappé aux armes de la famille de Vallencourt. Autour s'étendaient de vastes pelouses et un parc bien entretenu malgré la guerre.

Pour trouver le courage d'avancer, Émeline dut étouffer son orgueil. Elle était là pour Thomas, le reste ne comptait pas...

— Excusez-moi, je souhaiterais parler à la comtesse de Vallencourt, demanda-t-elle à une femme replète, à l'allure avenante, qui venait de sortir par la porte des cuisines.

— Z'avez rendez-vous pour d'l'ouvrage ?

— Non, mais j'arrive de très loin, de Lyon. Il faut que je la voie... S'il vous plaît !

Émeline détesta le ton suppliant de sa voix. La femme s'apprêtait à refuser quand son regard s'arrêta sur le petit garçon,

qui avait fini par s'endormir pelotonné contre elle, et sa compassion l'emporta.

— V'nez avec moi ! Laissez vot' valise là. Personne y touchera. Le p'tiot y peut...

— Il reste avec moi, la coupa Émeline un peu trop sèchement.

La jeune maman prit une inspiration tremblante.

— Pardon, s'excusa-t-elle. Je suis fatiguée. Je vous remercie de votre offre, mais mon fils doit aussi rencontrer la comtesse.

La femme lui adressa un gentil sourire et la fit entrer par la cuisine. Elles passèrent ensuite dans le hall dallé de marbre d'où partait un bel escalier à double volute. Émeline entrevit au passage un somptueux salon et une immense salle à manger.

Arrivée à l'arrière du château, la femme ouvrit une porte donnant sur une élégante véranda de style anglais, meublée d'un beau salon en rotin et de superbes plantes vertes.

— M'dame la comtesse, y a une p'tite dame qui demande à vous entretenir !

— Merci, Sidonie. Vous pouvez disposer.

Émeline pénétra, presque timidement, dans l'atrium et se retrouva devant une grande femme maigre, aux cheveux blancs, vêtue de noir, qui s'appuyait sur une canne à lourd pommeau d'argent.

L'aristocrate la fixait d'un regard inquisiteur. Émeline se sentit pâlir devant ces yeux perçants d'une teinte bleue exceptionnelle, presque violette. Elle en perdit un instant ses moyens, oubliant le discours qu'elle avait si soigneusement préparé.

Ressentant sans doute le malaise de sa mère, Thomas choisit ce moment précis pour se réveiller. Il ouvrit ses grands yeux bleus, presque violets. L'enfant redressa la tête et, confiant de nature, retira son pouce de sa bouche pour adresser un sourire à fossettes à la dame qui le regardait, espérant qu'elle lui offrirait peut-être un gâteau.

— Oh, Seigneur ! balbutia la comtesse en devenant blanche comme un linge.

La sévère aristocrate recula, chancela, cherchant de la main un fauteuil, où elle se laissa lourdement tomber sans quitter le petit des yeux. Émeline la vit faire un effort pour se reprendre, ce qui lui permit à elle aussi de se recomposer une attitude.

— Asseyez-vous ! ordonna la vieille dame d'un ton péremptoire qui devait lui être familier, mais masquait mal son émotion.

La jeune femme posa d'abord Thomas sur le canapé, veillant à ce qu'il se tienne bien pour faire bonne impression avant de s'installer près de lui.

La comtesse la détaillait maintenant des pieds à la tête. Les lèvres pincées, elle la jugeait, de ses chaussures autrefois élégantes, mais fatiguées d'avoir été trop portées et rendues poussiéreuses par le chemin, à sa robe aux couleurs passées par trop de lavages. Puis, l'aristocrate reporta son attention sur le petit garçon, sage et mignon dans ses habits du dimanche. Elle s'adoucit imperceptiblement devant le sourire curieux qu'il lui adressait.

Émeline croisa discrètement les doigts pour attirer la chance.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas, madame, répondit-elle, se disant que si elle se montrait respectueuse, elle parviendrait peut-être à amadouer l'austère douairière.

— « Madame la comtesse », la corrigea pourtant son interlocutrice, avant de reprendre sur un ton peu amène : et vous ?

— Émeline Serault, madame la comtesse.

— Mon fils ne m'a jamais parlé de vous, Mademoiselle Serault.

Elle avait insisté avec peu de subtilité sur l'humiliant « mademoiselle ». Émeline s'obligea à ne pas serrer les poings, à ne pas réagir. Elle s'exhorta au calme d'un silencieux « pour Thomas ».

Ce n'était pas la première fois qu'une bigote de ce genre lui jetait à la figure son statut de fille-mère. Cela la faisait enrager, car personne ne demandait jamais aux hommes combien de bâtards ils avaient engendrés et abandonnés à la charge des pauvres naïves qui avaient eu la bêtise de les aimer.

Rassemblant son courage, Émeline fixa l'impressionnante aristocrate droit dans les yeux.

— Franchement, ça ne m'étonne pas. Je ne pense pas que votre fils se soit longtemps souvenu de mon existence. Je n'ai été qu'un divertissement pour un pilote désœuvré.

— Et vous l'avouez ? railla la vieille dame sans pouvoir s'empêcher d'observer le petit garçon qui avait repris son pouce.

— Je n'ai pas honte, répondit Émeline en relevant fièrement le menton. Je me suis laissé éblouir par un beau parleur.

— N'insultez pas Alexandre, rétorqua sèchement la comtesse, reportant son regard violet sur elle. Je doute qu'il vous ait forcé.

— Je l'ai cru aussi amoureux que j'étais éprise de lui. Je me suis leurrée. Il s'est envolé sans un regret, et j'en paie chèrement les conséquences.

— C'est pour cela que vous êtes là aujourd'hui ! Vous voulez de l'argent.

Émeline ferma les yeux, serra les dents.

Pour Thomas ! Rappelle-toi, c'est pour ton fils !

— Je vous ai amené Thomas pour le mettre à l'abri, pour nous réfugier sur votre domaine. Il a le droit à votre protection. Il est de votre famille, de votre sang. Vous l'avez su tout de suite, n'est-ce pas ?

— Quelle chance pour un petit bâtard de ressembler à ce point à son géniteur ! ironisa la comtesse.

— Oh, et puis zut ! Dieu m'est témoin, j'aurai essayé, s'écria Émeline en se redressant, incapable de museler plus longtemps sa fierté.

Elle souleva Thomas, qui lui lança un regard étonné, mais ne contesta pas. Elle se dirigea vivement vers la porte de la véranda, prête à refaire le voyage en sens inverse, malgré les dangers et les difficultés.

— Pourquoi avez-vous attendu tant de temps pour m'amener mon petit-fils ?